

LE SPORT CONCENTRATIONNAIRE :
DAVID ROUSSET, GEORGES PEREC

Yan Hamel

PROBLÈMES DE LA LITTÉRATURE CONCENTRATIONNAIRE

Depuis les travaux pionniers que Lawrence Langer a consacrés aux récits et témoignages de la déportation, les critiques partagent à peu près tous l'idée selon laquelle « the literature of atrocity is concerned with an order of reality which the human mind had never confronted before, and whose essential quality the language of fact [is] simply insufficient to convey » (Langer, 1975 : 3). Radicalement étrangère à celui qui ne l'a pas connue comme à celui qui en revient et qui retrouve les cadres de l'existence extérieure, l'expérience concentrationnaire se situe, au sortir de la Seconde Guerre mondiale comme aujourd'hui, en dehors du conceptualisable et, a fortiori, du dicible. Espace discursif dans lequel énonciateurs et récepteurs sont confrontés à une crise majeure de la pensée, de la culture et de l'art, à l'effondrement de ce que le psychanalyste Fethi Benslama appelle « un commun avec les autres hommes » (Benslama, 2001 : 60), la

littérature issue de la déportation remet en cause non seulement les conventions et les *a priori* de l'esthétique réaliste, mais aussi les fonctions référentielles et communicationnelles du langage. D'après Alexis Nouss, par exemple, « Auschwitz n'a pas eu lieu. Auschwitz est *aus*. § En dehors de l'histoire, en dehors du réel, en dehors du langage. Un trou noir, un désastre » (Nouss, 1998 : 87) ; voilà pourquoi, dans une œuvre poétique qui est aux prises avec l'horreur concentrationnaire comme celle de Paul Celan, « le langage ne dit que lui-même, seul restant le langage après la catastrophe » (Nouss, 1998 : 90).

Si elle a le mérite de mettre en relief l'atrocité exceptionnelle de la déportation nazie et les difficultés tout aussi exceptionnelles que cette atrocité oppose à celui ou celle qui veut en parler après-coup, une position théorique de ce type n'est pas en revanche sans poser quelques problèmes : en plus de favoriser la confusion entre l'inintelligibilité foncière de l'événement réel avec celle, supposée, des textes (Grierson, 1999), elle gomme ce qui, à travers la médiation de la langue, rattache chacune des œuvres particulières au contexte de sa production. Parce que le texte consacré aux camps nazis répond à un événement traumatique incomparable, unique dans l'Histoire, le critique tend à ignorer l'historicité de sa forme, de son écriture et de son propos. Il pose plus ou moins implicitement selon les cas une incompatibilité radicale entre l'œuvre et les pratiques sociolinguistiques qui façonnent l'état du discours social dans lequel elle est diffusée, pratiques qui la travaillent et qu'elle travaille pourtant comme tout autre énoncé. Au contraire, du point de vue communément défendu, la littérature des camps peut au mieux être appréhendée par la négative, comme une parole sans voix, des mots de l'échec

exclusivement destinés à ne pas pouvoir dire le vide, l'impossible et le silence qui lui échappent toujours.

Reste que, depuis maintenant près de soixante ans, nombre d'évocations et de descriptions de l'univers concentrationnaire ont été proposées par des écrivains qui ont ou non connu le traumatisme de la déportation et que ces œuvres sont pour le moins aussi diversifiées que les contextes dans lesquels elles ont été produites. Dans un court article consacré à l'évolution des façons de concevoir les musées et les monuments qui sont dédiés à la mémoire de la Shoah, Régine Robin remarque que les « musées et mémoriaux vieillissent. Ils ne sont pas tant le reflet – ou la reconstitution – de l'Holocauste que celui des pays et des conjonctures dans lesquels ils ont été conçus et édifiés » (Robin, 2003-2004 : 78). Rien ne permet de croire qu'il puisse en aller autrement pour les autres types de médiations mémorielles. Les tentatives de figurer les camps ou d'explicitier les limites, voire les impossibilités de cette figuration forment aujourd'hui un corpus immense, aux formes, aux styles et aux tons les plus variés, qui occupe une place absolument centrale non seulement dans les champs artistiques et dans les champs universitaires des sciences du langage, de la philosophie et des sciences humaines, mais dans l'ensemble du discours social actuel. Malgré le nombre des intellectuels qui ont entrepris de départager d'un point de vue éthique entre les manières légitimes et illégitimes de parler de Buchenwald ou d'Auschwitz, malgré l'importance des polémiques que les représentations littéraires ou autres des camps ont déjà suscitées, des écrivains, peintres, photographes, sculpteurs, journalistes, architectes, bédéistes, cinéastes et producteurs d'émissions télévisées ont entrepris et entreprennent encore de décrire ce que Rousset a appelé en 1946 l'univers

concentrationnaire. À partir de différentes situations, avec différentes intentions et produisant différents effets, chacun de ceux qui ont entrepris de raconter ou de décrire cette expérience unique l'a fait passer par les prismes collectifs de l'imaginaire, de la mémoire et du langage. Selon James E. Young, qui a analysé les processus d'écriture à l'œuvre dans la littérature concentrationnaire, toute évocation ou mise en scène de la déportation passe forcément par quelque forme de comparaison, donc par une inévitable mise en relation de cet événement avec des éléments qui appartiennent au monde familier :

For even though these events were indeed like no others, as soon as we speak of them, or respond to them, or represent them in any fashion, we necessarily grasp them in relations to other events ; even in their unlikeness, they are thus contextualized and understood in opposition to prevailing figures, but thus figured nonetheless (Young, 1988 : 88).

C'est dire que, aux côtés des travaux consacrés aux limites infranchissables de l'art et du dicible confrontés à l'horreur la plus nue, il importe d'analyser ce qui est raconté, évoqué et montré dans les différentes œuvres afin de parvenir à saisir les enjeux langagiers, mémoriels et idéologiques complexes qu'elles recouvrent dans un contexte donné. Pour ce faire, il faudrait idéalement parvenir à repérer, puis à analyser les liens que les survivants, les artistes et les intellectuels établissent dans leurs représentations entre l'univers concentrationnaire et la situation – l'après-guerre, l'après-camp – à partir de laquelle il est à la fois si important et si dérangeant de se souvenir.

LE SPORT COMME MÉDIATION

Dans *L'univers concentrationnaire* (1946), l'un des tout premiers témoignages sur la déportation parus en langue française, David Rousset utilise métaphoriquement le terme de « sport » pour décrire les mécanismes de tortures morales et physiques auxquels les déportés ont été soumis. Rousset développe sa métaphore d'une manière particulièrement appuyée dans le passage suivant :

La structure des camps comme Neue-Bremm, près de Sarrebrück, de répression contre Aryens, est commandée par deux orientations fondamentales : pas de travail, du « sport », une dérision de nourriture. La majorité des détenus ne travaillent pas, et cela veut dire que le travail, même le plus dur, est considéré comme une « planque ». La moindre tâche doit être accomplie au pas de course. Les coups, qui sont l'ordinaire des camps « normaux », deviennent ici la bagatelle quotidienne qui commande toutes les heures de la journée et parfois de la nuit. Un des jeux consiste à faire habiller et dévêtir les détenus plusieurs fois par jour très vite et à la matraque ; aussi à les faire sortir et rentrer dans le Block en courant, tandis que, à la porte, deux S. S. assomment les Hæftinge à coups de Gummi. Dans la petite cour rectangulaire et bétonnée, le sport consiste en tout : faire tourner très vite les hommes pendant des heures sans arrêt, avec le fouet ; organiser la marche du crapaud, et les plus lents seront jetés dans le bassin d'eau sous le rire homérique des S. S. ; répéter sans fin le mouvement qui consiste à se plier très vite sur les talons, les mains perpendiculaires ; très vite (toujours vite, vite, schnell, los Mensch), à plat ventre dans la boue et se relever, cent fois de rang, courir ensuite s'inonder d'eau pour se laver et garder vingt-quatre heures des vêtements mouillés (Rousset, 1946 : 48-49).

Paru trente ans plus tard, *W ou le souvenir d'enfance* (1975) de Georges Perec est structuré par une alternance entre deux récits, l'un de type autobiographique, l'autre de type romanesque qui est, comme le dit Perec dans le prière d'insérer, une « reconstitution, arbitraire mais minutieuse, d'un fantasme enfantin évoquant une cité régie par l'idéal olympique » (Perec, 1975 : 4^e de couverture). Petit à petit, cette « cité olympique » se révèle une allégorie des camps de la mort où la mère de l'auteur a probablement été envoyée¹.

Les deux auteurs cherchent à décrire l'indescriptible en recourant à l'imaginaire et au langage d'une réalité connue ou supposée telle, celle du sport, dont ils détournent la signification par un travail poétique sur la langue. Ce faisant, ils produisent des textes qui s'accordent parfaitement avec les conclusions de Young sur les métaphores à l'œuvre dans l'écriture des camps : *L'univers concentrationnaire* et *W* établissent d'emblée un rapport étroit, un lien de similarité explicite entre le monde du camp et celui qui devrait lui être irréductiblement étranger, ce que n'ont relevé pratiquement aucun des nombreux critiques qui ont analysé le texte de Perec ni aucun des moins nombreux critiques qui se sont intéressés de près à celui de Rousset. D'une manière pour le moins révélatrice des *a priori* que reconduisent plusieurs des spécialistes de la littérature concentrationnaire, aucun ne s'est encore questionné sur le sens sociohistorique du recours, pourtant crucial, soit à la métaphore soit à l'allégorie sportive dans ces deux textes qui usent de ces figures afin

1. On remarquera que, à la toute fin de *W*, Perec dévoile explicitement ses intentions en citant une partie de l'extrait de *L'univers concentrationnaire* reproduit ci-dessus.

de tenir un discours non seulement sur les camps nazis, mais aussi sur le monde extérieur auquel elles les rattachent.

L'absence d'une critique systématique de la métaphore sportive chez Rousset s'explique sans doute par le fait que *L'univers concentrationnaire* a été jusqu'à ce jour moins étudié que d'autres témoignages de la déportation et que, malgré son importance, la métaphore sportive reste épisodique dans ce texte qui frappe d'emblée par l'extrême dépouillement de son écriture. Il n'en va cependant pas du tout ainsi pour le texte de Perec, l'un des plus étudiés de la littérature contemporaine, dans lequel le sport occupe une place véritablement centrale, où l'olympisme est, comme le remarque d'ailleurs la critique perecquienne Anny Dayan-Rosenman, « une grille apte à faire ressortir de façon saisissante les lignes de force de l'univers concentrationnaire » (Dayan-Rosenman, 1995 : 182-183).

Les rares critiques de *W* qui ont abordé le thème sportif proprement dit s'en sont tenus à établir une homologie – pour le moins contestable – entre le sport et l'idéologie qui a légitimé la création des camps de concentration. Alors que dans l'étude fouillée qu'il consacre à Georges Perec autobiographe, Philippe Lejeune évoque seulement « la part que le sport a eue dans les régimes fascistes » (Lejeune, 1991 : 64), Jacques Lecarme a écrit un article entièrement consacré à cette question, dans lequel il insiste sur l'importance de l'année 1936 – celle de la naissance de Perec et des jeux Olympiques de Berlin –, sur l'idée que la culture sportive est « très marquée à droite » (Lecarme, 1993 : 42) et sur la supposée ignominie du projet réalisé par Pierre de Coubertin :

W publié en feuilleton dans La Quinzaine littéraire [...] est d'abord une fiction à thèse : l'olympisme de Pierre de

Coubertin est l'idéologie la plus raciste ou la plus féroce qui ait été consacrée ; l'institution des jeux Olympiques (ou des Spartakiades du bloc soviétique) fonctionne selon un modèle totalitaire ; le village olympique est ce qui ressemble le plus à un camp de détention, et le recours au nationalisme sportif caractérise les régimes fascistes ou staliniens (Lecarme, 1993 : 41).

La plupart des critiques ont toutefois délaissé la spécificité de la représentation sportive pour s'intéresser à ce qui, dans les descriptions de Perec, rappelle le plus directement l'univers du camp, tout en s'éloignant le plus résolument de celui du sport tel que nous le connaissons. Ils ont à peu près tous relevé et analysé – avec raison – la polysémie de mots comme « sélections », « douches » ou « éliminatoires », le fait que les athlètes de W^2 n'ont pas de noms propres, qu'ils portent des habits rappelant des uniformes de prisonniers, que leurs victoires sportives sont récompensées par de la nourriture tandis que leurs défaites sont punies par une sous-nutrition chronique et un ensemble de brimades atroces.

Sans chercher à minimiser l'importance dans la poétique élaborée par Perec des allusions directes à l'univers des camps qui sont intégrées aux descriptions de la vie sportive sur W , il me paraît que la prise en compte de ce seul élément tend à ignorer que dans ses descriptions le narrateur parle aussi du sport. Si le passage par les pratiques sportives sert à parler du camp, l'inverse est aussi vrai : la description de l'univers concentrationnaire sert en retour, et de manière

2. Lorsqu'elle n'apparaît pas en italiques, la lettre « W » désigne l'île olympique représentée dans le texte de Perec. Dans le cas inverse, elle désigne par abréviation le titre du texte.

on ne peut plus explicite, à parler des activités sportives et du monde dans lequel elles sont pratiquées.

Il n'en va pas autrement chez Rousset. Toutefois, étant donné qu'il occupe une place moins centrale dans *L'univers concentrationnaire* que dans *W*, le trope sportif y est moins complexe, sa signification moins polysémique. Dans le témoignage de Rousset, le mot « sport » est toujours, comme dans l'extrait cité plus haut, opposé à celui de « travail ». De la même manière que dans l'univers extérieur, le sport renvoie ici à l'idée d'une activité improductive réalisée selon une intention étrangère à celle des occupations qui sont orientées vers l'utilité et le rendement. Dans l'univers du camp, cette idée d'« improductivité » n'évoque cependant pas une période de délasserement, une libération plaisante et momentanée par rapport aux impératifs de la vie quotidienne, mais plutôt une pratique gratuite poussée à ses extrêmes limites. Le sport comme activité dépourvue de finalité autre qu'elle-même renvoie à un système tortionnaire qui nie la valeur intrinsèque de l'individu en l'amenant à se dépenser d'une façon aussi irrémédiable qu'inutile. Tel que récupéré dans *L'univers concentrationnaire*, le terme de « sport » figure littéralement l'idée scandaleuse d'un gaspillage de la vie humaine.

La même signification attribuée au sport à travers une opposition entre sa pratique et le travail utile se retrouve au sein du monde olympique imaginé par Perec. Dans l'avant-dernier chapitre consacré à la description de l'île, le narrateur explique par exemple que, à long terme, la participation aux compétitions débouche forcément sur la mort des athlètes et que l'obtention d'un poste d'« [e]ntraîneur, masseur, dou-
cheur, coiffeur, [...] serveur, crieur, balayeur, lanceur de colombes, porteur de torche ou d'étendard, mascotte,

musicien, calligraphe, gardien de travée, etc. » (Perec, 1975 : 207) se révèle en définitive « indispensable à la simple survie du Vétéran » (Perec, 1975 : 208).

Mais Perec ne se contente pas de récupérer l'idée d'une pratique improductive à laquelle renvoie la notion de « sport » ; le recours à l'allégorie olympique l'amène aussi à travailler le discours axiologique qui sous-tend et qui légitime cette pratique depuis son apparition.

Dans les ouvrages qu'il a consacrés aux représentations du sport dans la littérature française, Pierre Charreton rappelle que, au tournant du xx^e siècle et dans les années qui ont suivi, la formation du sport moderne – et tout particulièrement le renouveau des jeux Olympiques – a accompagné, les valorisant et s'en valorisant, l'élaboration d'une esthétique et d'une éthique nouvelles :

L'olympisme se fait du sport une très haute idée : avec lui le sport perd son statut de simple délassement, jusqu'ici prédominant – dans l'esprit du grand public, sinon dans celui des théoriciens –, il devient l'objet d'une doctrine touchant à tous les domaines humains : éthique personnelle, relations sociales, relations entre les peuples. La référence à la haute époque grecque lui confère une garantie de noblesse et de dignité et en fait un élément de culture.

[...]

La devise de l'olympisme, « Citius, altius, fortius », n'est pas à entendre comme une emphatique fanfaronnade, elle suppose la recherche d'une perfection toujours de plus en plus achevée. Il ne s'agit plus seulement, comme dans le sport grec, de triompher d'un adversaire, mais de faire reculer les limites humaines (Charreton, 1985 : 45)³.

3. On consultera également Charreton, 1990.

Plus encore que le plaisir et la santé, ce sont l'effort, l'ascèse et le dépassement physique qui se trouvent, avec l'émergence des sports et de l'olympisme, au centre d'une idéologie originale. Exaltés en tant que manifestations les plus éclatantes de la grandeur humaine, les sports créent un nouvel idéal dès le tournant du siècle.

C'est, comme dans le passage suivant, cet idéal, avec sa rhétorique, son axiologie et son emphase, que Georges Perec détourne à son profit tout au long de la partie romanesque de *W*:

W est aujourd'hui un pays où le Sport est roi, une nation d'athlètes où le Sport et la vie se confondent en un même magnifique effort. La fière devise

FORTIUS ALTIUS CITIUS⁴

qui orne les portiques monumentaux à l'entrée des villages, les stades magnifiques aux cendrées soigneusement entretenues, les gigantesques journaux muraux publiant à toute heure du jour les résultats des compétitions, les triomphes quotidiens réservés aux vainqueurs, [...] tels sont quelques-uns des premiers spectacles qui s'offriront au nouvel arrivant. Ils lui apprendront, dans l'émerveillement et l'enthousiasme (qui ne serait enthousiasmé par cette discipline audacieuse, par ces prouesses quotidiennes, cette lutte au coude à coude, cette ivresse que donne la victoire ?), que la vie, ici, est faite pour la plus grande gloire du Corps (Perec, 1975 : 94).

Aucun élément de ce passage situé au tout début de la seconde partie du texte, au moment où le narrateur entreprend de décrire la cité olympique, ne renvoie directement

4. On remarquera que l'ordre des termes qui composent la devise olympique originale (Plus vite, plus haut, plus fort) a été inversé.

à l'univers concentrationnaire. Avant même que le lecteur non averti puisse comprendre ce à quoi le texte fait allusion, le narrateur met en place un cadre idéologique dans lequel le sport est l'étalon universel. Un idéal unique, la performance physique mesurable, permet de donner valeur et signification à chacun des aspects de la vie humaine. De la même manière que dans le monde du sport, les hommes qui vivent sur *W* comptent exclusivement par les performances que leurs corps sont en mesure d'accomplir.

La pratique du sport moderne n'est cependant pas motivée par la seule idéalité, pas plus d'ailleurs que celle du sport sur *W*. Ici comme là, les athlètes ne participent pas aux compétitions pour le seul « plaisir » qu'elles procurent ou pour la « beauté » du spectacle qu'elles offrent, mais aussi parce que le triomphe est rémunérateur. Comme l'a remarqué avec justesse Catherine Kintzler dans un article consacré au texte de Perec, les sportifs de l'île olympique sont soumis à un processus d'« hyperprofessionnalisme » (Kintzler, 2002 : 55). Si les athlètes professionnels sont payés et honorés pour leurs performances, ceux de l'île sont, de leur côté, mieux nourris que les autres et bénéficient de plusieurs avantages que le narrateur décrit minutieusement tout au long du texte, ce qui accroît non seulement leur qualité de vie, mais également leurs chances de survie. Malgré une différence de degré manifeste entre l'importance des enjeux au sein des deux espaces, celui du sport professionnel réel et celui de *W*, le sport cesse d'être ce que le sociologue Norbert Elias appelle une « activité mimétique » : dans l'un et l'autre cas, la joute sportive ne se distingue en rien de la lutte pour la vie ; les compétitions sont avant tout pratiquées pour les avantages qui peuvent en être retirés. Toutefois, ce mécanisme par lequel le sport quitte le domaine du jeu pour atteindre

celui du conflit proprement dit, voire de la guerre acharnée, est appréhendé, ici et là, d'une manière diamétralement opposée. Dans le monde familial, de nombreux théoriciens et sociologues, notamment ceux rassemblés autour de Norbert Elias, considèrent la professionnalisation du sport comme une dégradation, une perversion de l'éthique amateur et désintéressée initiale. Pour Eric Dunning, par exemple,

la tendance mondiale et dominante du sport moderne [...] se manifeste, à tous les niveaux de participation, mais de manière plus frappante dans le sport de haut niveau, par une compétitivité croissante, un sérieux de l'engagement et un souci de la performance. Par là, je veux parler de l'érosion progressive, mais, semble-t-il, inexorable des attitudes, des valeurs et des structures de l'« amateurisme », auxquelles se substituent des attitudes, des valeurs et des structures dites « professionnelles » (Dunning, 1994 : 281).

Au contraire, dans l'univers de W, les contraintes et les gratifications qui rendent les compétitions « hyperprofessionnelles » font de la vie sportive un mode d'existence sublimé, totalement dévolu à l'« éthique » performative et compétitive. Sur W, ce n'est pas le sport qui est mis au service de la rémunération, mais l'inverse : puisque la rhétorique et l'idéal sportifs se sont imposés sur l'île de façon totalitaire dans toutes les sphères de l'existence, tous les besoins de la personne humaine sont utilisés afin d'accroître la portée des enjeux, l'effet des victoires, la gravité des compétitions et la valeur de l'idéal au nom duquel elles sont organisées :

Mais, à l'instant crucial, au moment où l'homme doit donner le meilleur de lui-même, où il doit aller au-delà de ses forces et puiser dans un ultime détachement l'énergie qui lui permettra d'arracher la victoire, il n'est pas inutile

que ce qui est alors en jeu relève d'un mécanisme presque élémentaire de survie, d'un réflexe de défense devenu quasi instinctif : ce que l'Athlète tient au bout de sa victoire, c'est beaucoup plus que le prestige, nécessairement fugace, d'avoir été le plus fort, c'est, par la seule obtention de ce repas supplémentaire, la garantie d'une meilleure condition physique, la certitude d'un meilleur équilibre alimentaire et, par conséquent, d'une meilleure forme (Perec, 1975 : 125-126).

Georges Perec met ainsi en scène une idéologie de référence, l'idéalisme sportif, avec sa rhétorique, ses *a priori*, ses valeurs et ses enjeux, non pas pour dénoncer l'antihumanisme fondamental sur lequel reposerait l'olympisme de Coubertin, mais pour figurer l'un des aspects primordiaux de la vie des camps, à savoir l'exclusivisme des préoccupations physiologiques et performatives, et ce, en montrant que cet aspect de l'horreur concentrationnaire n'appartient pas uniquement à l'univers du camp. En reprenant et en détournant l'idéalisme sportif, Perec rend non seulement intelligible la manière de penser à partir de laquelle le mécanisme concentrationnaire peut être élaboré et légitimé, mais il dévoile aussi que ce mécanisme se trouve en germe dans un champ du discours tout à fait familier.

Outre un type de pratique axé sur la dépense physique et un idéal qui exalte performance et dépassement, l'idée de sport évoque un modèle particulier de socialité, qui est lui aussi récupéré et détourné au profit de la figuration de l'existence dans les camps de concentration. Les travaux de Norbert Elias ont montré que le développement du sport moderne constitue l'une des marques les plus appréciables de l'avancée de ce qu'il nomme le « procès de civilisation ». Les compétitions sportives se déroulent en effet dans un

espace-temps strictement délimité et dans le cadre d'une réglementation rigoureuse, lesquels permettent aux individus qui s'y adonnent de goûter à l'excitation que procure le combat, ici un combat « mimétique », sans avoir pour autant à craindre la violence et les dangers qui accompagnent habituellement les combats réels. Pour Elias, « le sport consiste toujours à livrer un combat contrôlé sur un champ de bataille imaginaire » (Elias, 1994a : 67). Dans cette optique, les sports sont à la fois le lieu d'un défolement et l'espace-temps où s'exerce, comme le remarque Roger Chartier résumant les thèses d'Elias, un ensemble de « dispositifs de régulation et de contrôle des pulsions d'affrontement » (Chartier, 1994 : 21). La pratique du sport suppose ainsi, toujours selon Chartier, « la généralisation d'un mode d'exercice du pouvoir, d'un modèle d'affrontement et d'un équilibre des tensions qui fait incorporer par les individus un très fort contrôle de leurs affects » (Chartier, 1994 : 22).

Bien que destinés *a priori* à réduire la violence, les types de régulations et de contrôles sportifs ne sont pas moins utilisés par Perec dans la description de son île. Les arbitres, chronométreurs et juges de lignes occupent une grande place dans la description de W. Leur importance cruciale dans le déroulement des compétitions et le pouvoir dont ils jouissent prennent place dans un cadre similaire à celui du monde familier, mais s'affirment dans un esprit et en vue d'une fin sensiblement différents :

[L] *inégalité des traitements réservés aux vainqueurs et aux vaincus n'est pas, loin de là, le seul exemple d'une injustice systématique dans la vie W. Ce qui fait toute l'originalité de W, ce qui donne aux compétitions ce piment unique qui fait qu'elles ne ressemblent à aucune autre, c'est que, précisément, l'impartialité des résultats proclamés,*

dont les Juges, les Arbitres et les Chronométrateurs sont, dans l'ordre respectif de leurs responsabilités, les implacables garants, y est fondée sur une injustice organisée, fondamentale, élémentaire, qui dès le départ, instaure parmi les participants d'une course ou d'un concours une discrimination qui sera le plus souvent décisive (Perec, 1975 : 149).

D'une manière complètement arbitraire, au gré des caprices des « Officiels », les règlements appliqués, les sanctions infligées et les récompenses attribuées sont soumis à de constantes et imprévisibles transformations, le seul élément stable étant, pour les athlètes, la présence d'une règle à respecter et d'un ensemble d'individus situés à l'extérieur du jeu qui la font appliquer⁵. Le narrateur explique par exemple :

C'est dans cet esprit que les baies des courses d'obstacles sont parfois légèrement déplacées pour un des concurrents, ce qui lui interdit de les franchir dans la foulée et l'oblige à un piétinement qui se révèle souvent désastreux pour sa performance. Ou bien, au plus fort d'une course, un Arbitre fallacieux peut parfois crier STOP : les concurrents doivent alors s'immobiliser, se figer en plein élan dans une posture généralement insupportable, et c'est celui qui tiendra le plus longtemps qui sera probablement proclamé vainqueur (Perec, 1975 : 150-151).

Avec les personnages d'« Officiels » qu'il met en scène et les règlements aléatoires qu'ils font respecter, le narrateur de Perec montre que le contrôle des affects, que la soumission de tous les joueurs à une même autorité et à une même

5. La même remarque s'applique à la place que les S. S. occupent dans la description du sport concentrationnaire par David Rousset.

réglementation, c'est-à-dire que le contrat social et que l'autorité exercée au nom d'une loi et d'un ensemble de valeurs abstraites peuvent être utilisés en vue d'exercer une nouvelle forme de violence qui ne s'oppose pas à ce qu'Elias nomme le procès de civilisation, mais qui en constitue au contraire l'un des aboutissements possibles.

Pour Norbert Elias, selon qui une « monopolisation et un contrôle relativement forts, stables et impersonnels de la violence sont des traits structurels essentiels de nos États-nations » (Elias, 1994b : 180), le sport offre une épure de ce qui est en jeu dans le monde et dans les relations sociales modernes, ce pourquoi il défend l'idée selon laquelle « la connaissance du sport est la clé de la connaissance de la société » (Elias, 1994a : 25). L'émergence du sport moderne marque à ses yeux l'atteinte d'un niveau jusqu'alors inégalé dans la régulation des interactions sociales. On remarquera que, dans la théorie d'Elias, l'avancée du procès de civilisation se réalise d'une manière relativement linéaire, qui n'est pas sans reconduire un certain historicisme. Le sociologue reconnaît cependant que les sociétés modernes du xx^e siècle n'ont pas su se préserver de quelques mouvements inverses, qu'il considère comme autant de régressions. À ses yeux, le triomphe de l'hitlérisme constitue par exemple l'un des moments de recul les plus importants et les plus tragiques auxquels la civilisation occidentale a été confrontée :

L'épisode nazi a servi, pour ainsi dire, d'avertissement ; il a rappelé que les contraintes relatives à la violence ne sont ni le signe d'une supériorité de nature des « nations civilisées », ni les caractéristiques éternelles de leur constitution raciale ou ethnique, mais des aspects d'un type spécifique de développement de la société, qui a conduit à un contrôle social plus différencié et plus stable des moyens de

violence et à une formation de la conscience correspondante. À l'évidence, ce type de développement de la société pouvait être inversé (Elias, 1994b : 197).

Implicitement, par l'utilisation et le détournement des compétitions sportives dans la représentation d'un camp de concentration, Percec suggère plutôt que le contrôle de la violence par l'établissement d'un cadre et d'une réglementation est à la fois une marque du procès de civilisation et le type d'organisation sociale à partir duquel peuvent être élaborées les situations totalitaires. Sur W, des pratiques « mimétiques », des idéaux et des lois endiguent les pulsions agressives, non dans le but de réduire la violence exercée et subie, mais plutôt de manière à produire une nouvelle forme de violence, encore plus étendue et implacable que dans les états de civilisation antérieurs. Alors que, dans une situation de violence « primitive », il est toujours possible d'opposer la force à la force, rien ne permet à l'athlète de se dégager du système de violence institutionnalisé et « civilisé » qui encadre la vie sur W :

La Loi est implacable, mais la Loi est imprévisible. Nul n'est censé l'ignorer, mais nul ne peut la connaître. Entre ceux qui la subissent et ceux qui l'édicte se dresse une barrière infranchissable. L'Athlète doit savoir que rien n'est sûr ; il doit s'attendre à tout, au meilleur et au pire ; les décisions qui le concernent, qu'elles soient futiles ou vitales, sont prises en dehors de lui ; il n'a aucun contrôle sur elles (Percec, 1975 : 157).

Au moment où il explique ce qui rend pour lui le témoignage indispensable, pourquoi il faut amener le lecteur à prendre connaissance de ce qui est survenu dans les enceintes des camps nazis malgré les difficultés quasi

insurmontables que pose ce type de représentation, David Rousset écrit :

Cette vie intense des camps a des lois et des raisons d'être. Ce peuple de concentrationnaires connaît des mobiles qui lui sont propres et qui ont peu de commun avec l'existence d'un homme de Paris ou de Toulouse, de New York ou de Tiflis. Mais que cet univers concentrationnaire existe n'est pas sans importance pour la signification de l'univers des gens ordinaires, des hommes tout court. Il ne peut suffire de prendre une sorte de contact physique avec cette vie, si totalement séparée des structures courantes du xx^e siècle. Mais faut-il encore en saisir les règles et en pénétrer le sens (Rousset, 1946 : 43).

Plus loin, il poursuit et met en garde :

L'existence des camps est un avertissement. La société allemande, en raison à la fois de la puissance de sa structure économique et de l'âpreté de la crise qui l'a défaite, a connu une décomposition encore exceptionnelle dans la conjoncture actuelle du monde. Mais il serait facile de montrer que les traits les plus caractéristiques et de la mentalité S. S. et de ses soubassements sociaux se retrouvent dans bien d'autres secteurs de la société mondiale (Rousset, 1946 : 186).

Le recours au sport dans le texte de Rousset et dans celui de Perec a moins pour effet de mettre en texte une étrangeté radicale, une expérience ou un événement historique qui se situe en dehors des pouvoirs d'appréhension du langage que d'établir un lien entre le camp et l'univers extérieur. En passant par le sport, réalité connue qui peut figurer et expliquer jusqu'à un certain point la réalité inconnaissable, ils laissent entendre que cette dernière a été imaginée et mise

DES MOTS ET DES MUSCLES !

en place par des être humains civilisés. À leurs yeux, la possibilité du camp de concentration se trouvait et se trouve encore après-coup en germe dans des structures sociales et des habitudes de pensée tout à fait familières. S'il faut en croire les possibilités que le terme de « sport » leur a offertes sur le plan métaphorique, civilisation avancée et extrême violence ne sont pas du tout opposées.